



Alexandre Jollien
Philosophe et écrivain
Auteur de *Vivre sans pourquoi*
(cf. p. 44 de ce numéro)
**Propos recueillis
par Clotilde Pruvot**
Journaliste

« La beauté de chaque être huma in est inaltérable »

Que disent les apparences des adolescents, de leur(s) identité(s) et comment influencent-elles leurs relations ? Comment les aider à se construire sans les enfermer dans des stéréotypes, les accompagner avec bienveillance pour être librement eux-mêmes ? Le philosophe Alexandre Jollien éclaire notre réflexion.

ZOOM

À l'adolescence, le look a son importance. T-shirt à l'effigie

minutieusement choisis... La tenue vestimentaire des adolescents semble être comme une seconde peau. Elle est une manière de s'affirmer, mais aussi de se valoriser aux yeux des pairs, de s'afficher, de se « montrer ». « L'adolescence, explique le socioanthropologue David Le Breton, est une période de construction de soi dans un débat permanent avec les autres (...). La culture des pairs supplante celle des pères, la transmission s'efface devant l'imitation. Il faut dès lors être à la hauteur du regard des autres, ceux de sa classe d'âge, même s'il faut pour cela se battre avec ses parents. »¹ Est-ce là une occasion de « s'essayer » ? Porter une croix bijou au cou ou au poignet, ou à l'inverse, arborer un pull avec une tête de mort, peut être simplement un choix esthétique, et non nécessairement avoir une signification plus symbolique...² Même principe avec leur avatar en ligne, évoqué par Capucine Dubois, psychologue et écouteuse du Fil santé jeunes³ : disposer de l'apparence de ce « corps-jeu » leur permettrait de faire corps autrement, réellement et non pas forcément uniquement virtuellement. Ce personnage inventé « sert à montrer quelque chose de soi, visible ou invisible, souhaité ou craint ». « Beaucoup d'adolescents portent (...) des "uniformes", remarque D. Le Breton. Manière de se rassembler en se ressemblant, de proclamer visiblement une identité de destin et de classe d'âge tout en croyant "hargner la société" et ses "conformismes". » Les adolescents sont souvent, d'après ces apparences, jugés, jaugés, rangés dans des « cases » (cf. les « tribus d'ados », « cibles marketing », ou encore « socio-types »), voire mis au ban (cf. harcèlement à l'école et sur Internet⁴). Attention ainsi à la portée du regard de l'autre durant cette période, comme le souligne le sociologue Olivier Galland : « Sans statut social encore bien défini, un jeune homme ou une jeune femme peut être plus sensible aux jugements que l'on porte sur lui. Le statut est un classement, mais il est aussi une protection : il dépersonnalise le jugement. Sans lui, l'individu peut avoir un sentiment plus vif d'être apprécié ou rejeté pour lui-même. »⁵

À l'adolescence, est-il possible de répondre à la question « qui suis-je ? » ? Un adolescent est-il « résumable » ?

La question « qui suis-je ? » permet d'entrer très profondément dans l'intériorité. Est-ce que je me réduis à un stéréotype, à ce que les autres pensent de moi, à ce que je pense de moi ? Ce qui m'aide, jour après jour, c'est de bien distinguer le moi social, les rôles que je suis amenés à jouer et ce que je suis vraiment au « fond du fond », au cœur de mon être. Toute notre vie ne peut être résumée par aucune étiquette. Et c'est là, la merveille. « Savoir se connaître », comme l'invitait Socrate.⁶ Plonger en soi-même pour se découvrir toujours plus profondément. Mais attention, en chemin, on peut s'arrêter à une image de soi. Et dès que l'on a une image de nous, on souffre car celle-ci ne correspond pas à la réalité. Forcément, nous changeons tous les jours et une image, par définition, est quelque chose de fixe, voire de mort. Autrement dit, la question « qui suis-je ? », loin de nous figer, peut nous inviter à nous mettre en route et devenir, chaque jour, qui nous sommes vraiment.

Que faire du regard de l'autre accordé à nos apparences ?

Le qu'en-dira-t-on peut détruire une vie. En effet, s'il y a des regards qui nous construisent, il y a aussi des regards qui tuent. Au fond, il s'agit d'être suffisamment libres pour oser être qui nous sommes. Mais là aussi, oser être qui nous sommes, ce n'est pas forcément faire tout ce que je veux et écouter mes désirs sans opérer un discernement. Au fond, il s'agit de se demander : « Qu'est-ce que je veux véritablement ? » Car il y a des désirs qui nous portent vers la joie et des désirs qui nous enferment. Devenir soi-même, c'est désobéir aux caprices pour écouter vraiment qui nous sommes en profondeur.

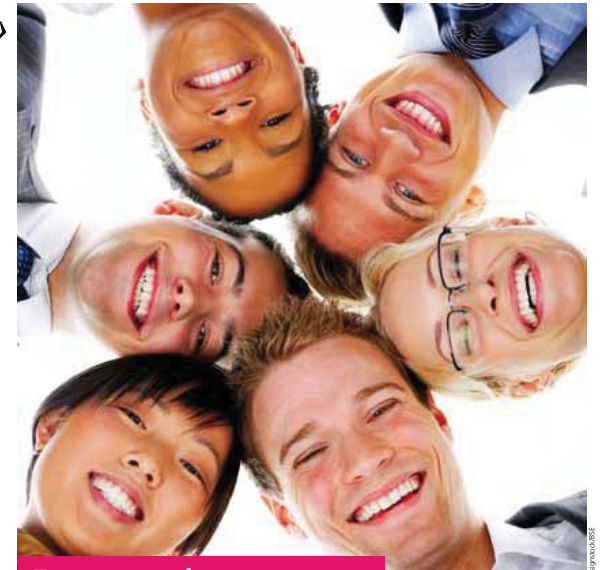
Peut-on se définir soi-même ? Jusqu'où a-t-on besoin du regard des autres ?

On peut définir un dictionnaire, une chaise, un ordinateur, un livre par sa fonction, son utilité. Il est très dangereux de définir l'être humain par sa fonction, par ses rôles, car on le réduit. Je pense que l'homme et la femme, c'est ce

qui, par définition, échappe à toute définition. Comment peut-on prétendre connaître l'autre quand nous ne pouvons pas totalement nous connaître ? Et c'est tant mieux, car nous sommes un mystère, nous sommes toujours beaucoup plus profonds, riches, intenses que ce que nous croyons être. Le regard de l'autre, quand il est emprunt d'un amour inconditionnel, peut m'aider à me libérer des rôles que je joue pour être aimé, apprécié, pour plaire. Ce qui détache puissamment du qu'en-dira-t-on, c'est, une fois de plus, se sentir aimé par l'autre, pour ce que nous sommes véritablement. Dans un groupe, il est difficile de garder cette liberté sans vouloir nécessairement faire comme les autres et sans vouloir non plus s'en démarquer. Je préfère la notion de communauté, de fraternité plutôt que celle de groupe. Dans la fraternité, chacun existe en tant que tel. Il n'a pas à plagier, à copier qui que ce soit, ni à imiter pour être aimé et accueilli.

Comment faire « unité », quand aujourd'hui, nous avons plusieurs identités, ou une identité « démultipliée », réelle et virtuelle ?

La question « qui suis-je » n'appelle pas une réponse définitive, sauf à vouloir nous cataloguer. À vrai dire, c'est un exercice constant. Chaque jour, chaque matin, se demander : « Qui suis-je essentiellement ? » Partir à la découverte de notre véritable être au lieu de s'enfermer dans des clichés. Plutôt que de parler de différence, je préfère parler de singularité, car la différence nous installe toujours ou presque sur le terrain de la comparaison. Je suis différent par rapport aux autres. Et de là vient beaucoup de souffrance. Quand on commence à bannir la comparaison de notre vie, ou du moins à en éliminer le plus possible, on acquiert une certaine liberté. La singularité, c'est considérer chaque être humain comme unique, sans vouloir le ramener à des catégories. Aussi, la notion d'identité, qu'elle soit réelle ou virtuelle, peut nous rappeler le danger de la réduction. Réduire un être humain à sa fonction, à son rôle, à son apparence, c'est passer à côté d'une véritable rencontre. Levinas⁷ disait fort à propos : « Rencontrer un homme, c'est être tenu en éveillé par une énigme ! » Le monde virtuel, les amis virtuels ne doivent pas empêcher les véritables rencontres, celles qui ont lieu dans la banalité : rencontrer son voisin de palier, rencontrer un badaud, s'ouvrir au prochain tel qu'il est.



Toute notre vie ne peut être résumée par aucune étiquette. Et c'est là, la merveille

Comment, selon vous, davantage porter un regard bienveillant sur les jeunes, au-delà de leurs apparences ?

« Il y a un temps pour tout », disait l'Ecclésiaste.⁸ Je pense qu'il ne faut pas être trop sévère avec notre jeunesse. Il est des rites de passage qui sont féconds et appartenir à un groupe aide assurément à une certaine époque de la vie, à se construire. Aujourd'hui, on a trop coutume, à l'inverse, de vanter les mérites de l'affirmation de soi. À mon sens, comme toujours, c'est la juste mesure qui est la plus féconde. Pour moi, être un éducateur, être un parent, c'est nourrir un regard bienveillant, un amour inconditionnel envers le jeune et lui montrer, par l'exemple, qu'il n'a rien besoin de faire pour être aimé. L'amour ne se mérite pas, il se donne gratuitement. Et je crois que de s'être senti aimé gratuitement dans la vie peut sauver bien des êtres dans une société qui les réduit de plus en plus à ce qu'ils font, à ce qu'ils paraissent, à ce qu'ils produisent. La beauté de chaque être humain est inaltérable et le regard que l'on porte sur chaque être humain doit dépasser toutes les étiquettes, aller au-delà du moi social pour aller vers le fond de l'être. ■

7. Philosophe français (1906-1995), dont les travaux ont notamment porté sur la question de l'autre (éthique, morale, subjectivité, etc.).
8. Eccl 3, 1-8 : « Il y a un moment pour tout, et un temps pour chaque chose sous le ciel. »